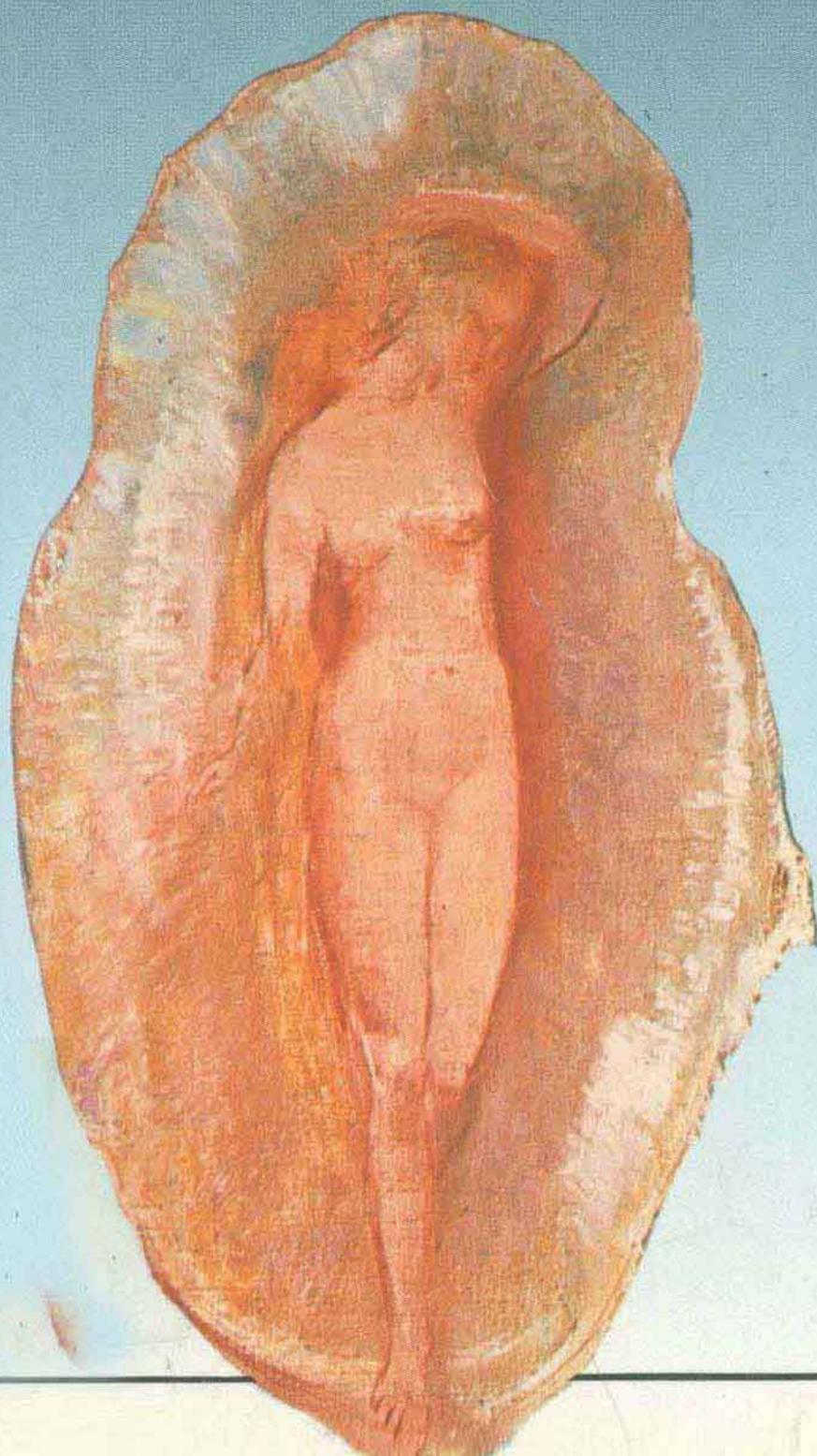


CLASSIQUES LAROUSSE

**Mallarmé
et le
symbolisme**



CLASSIQUES LAROUSSE

Collection fondée en 1933 par FÉLIX GUIRAND

continué par

LÉON LEJEALLE (1949 à 1968) et JEAN-POL CAPUT (1969 à 1972)

Agrégés des Lettres

MALLARMÉ

MALLARMÉ ET LE SYMBOLISME

avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

HENRY NICOLAS

Docteur de l'Université de Paris

Professeur au Collège Stanislas

LIBRAIRIE LAROUSSE

17, rue du Montparnasse, 75298 PARIS

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE MALLARMÉ

1842. — Naissance de Stéphane Mallarmé, à Paris, 12, rue Laferrière (2^e arr.), le 18 mars.
1847. — Mort de sa mère, née Desmolins, à l'âge de vingt-neuf ans. L'enfant sera élevé par sa grand-mère.
1852. — Fin septembre, l'enfant entre comme interne dans une pension de Passy.
1856. — Pensionnaire au lycée de Sens.
1857. — Mort de sa jeune sœur, Maria, âgée de treize ans.
1858. — *Cantate pour la première communion* du lycée de Sens (éd. de la Pléiade, p. 3).
1859. — Poème de 214 vers, en deux parties : *Sa fosse est creusée!... Sa fosse est fermée!* En décembre, le lycéen acquiert les *Poésies complètes* de Th. Gautier.
1860. — Baccalauréat en novembre. Surnuméraire chez un receveur, à Sens.
1861. — Bouleversé par Baudelaire, découvert dans la seconde édition des *Fleurs du mal*. Emmanuel Des Essarts arrive à Sens pour faire la classe de seconde.
1862. — Nouvelle révélation : la poésie d'E. Poe. Le 10 janvier, Mallarmé publie son premier article dans *le Papillon*, petite revue. Peu après, son premier poème, *Placet*, paraît dans *le Papillon*. Premières lettres d'E. Lefébure et de H. Cazalis. — En juin, Stéphane remarque Maria Gerhard, jeune Allemande, son aînée de quatre ans. — 8 novembre, départ pour Londres avec Maria Gerhard, mais, en décembre, elle se sépare de lui par scrupule.
1863. — Le 12 avril, mort de Numa Mallarmé, père du poète. — Revenu en France, Mallarmé obtient, le 17 septembre, le certificat d'aptitude pour l'enseignement de l'anglais. Le 7 novembre, il est désigné comme suppléant et chargé de cours d'anglais au lycée de Tournon (Ardèche).
1864. — Correspondance suivie avec Lefébure et Cazalis. Année capitale : Mallarmé compose des poèmes en prose et en vers. Glatigny lui fournit l'occasion de publier, dans *la Semaine de Vichy*, ses deux premiers poèmes en prose. — En octobre, il commence *Hérodiade*. Le 19 novembre, naissance de sa fille Geneviève.
1865. — En juin, Mallarmé commence *le Faune*. Il va le porter en septembre à Paris à Th. de Banville et à Coquelin, qui se dérobent.
1866. — Publication chez Lemerre du fascicule de la première série du *Parnasse contemporain*, avec dix poèmes de Mallarmé. — A la rentrée des classes, Mallarmé, déplacé sur plaintes des parents d'élèves, va à Besançon. — Première lettre de Verlaine à Mallarmé; elle accompagne l'envoi des *Poèmes saturniens*.
1867. — Crise et maladie au printemps de 1867. « Je suis maintenant impersonnel. » — Le 6 octobre, nomination au lycée d'Avignon.
1869. — Pour vaincre son impuissance, il écrit *Igitur ou la Folie d'Elbehnon*.
1870. — Le 2 août, il reçoit chez lui Catulle Mendès et Villiers de L'Isle-Adam. Mallarmé leur lit *Igitur* : irritation de Mendès, enthousiasme de Villiers.
1871. — Les Mallarmé quittent Avignon pour Sens le 29 mai. — Naissance d'Anatole Mallarmé le 16 juillet. — Le 25 octobre, il est chargé de cours d'anglais au lycée Fontanes (Condorcet). — Brouille avec Lefébure et fin de leurs relations épistolaires. Publication de la 2^e série du *Parnasse contemporain*, où se trouve *Hérodiade*.
1873. — Mallarmé devient l'ami intime du peintre Édouard Manet. Il écrit le sonnet *Quand l'aube menaçait...* et le *Toast funèbre*, l'un des quatre-vingt-quatre envois de divers poètes qui composent *le Tombeau de Théophile Gautier*.
1874. — Envoi à Lemerre, pour la 3^e série du *Parnasse contemporain*, de *l'Après-midi d'un faune*, remanié et transformé. Le jury le refuse. — Premier séjour à Valvins, près de Fontainebleau. — *La Dernière Mode*, revue féminine dont il écrit presque tout le texte sous divers pseudonymes, surtout celui de Marguerite de Ponty. — *Le Démon de l'analogie*, conservé dix ans inédit, est enfin publié dans le numéro de mars de la *Revue du Monde nouveau*.
1875. — Janvier : il abandonne la direction de *la Dernière Mode*. Il s'installe 87, rue de Rome (aujourd'hui 89). Il publie la traduction du *Corbeau*, de Poe, avec des illustrations de Manet. — Deux poèmes en prose, *Un spectacle interrompu*, qui doit dater de l'année même, et *le Phénomène futur*, qui date de 1864, sont publiés dans *la République des lettres*.
1876. — *L'Après-midi d'un faune*, églogue, par Stéphane Mallarmé, avec frontispice, fleurons et cul-de-lampe, chez Alphonse Derenne, Paris : sous couverture de feutre blanc du Japon, titre frappé en or; fermeture assurée par deux cordonnets de soie rose et noire. Édition originale tirée à 195 exemplaires. L'illustration est de Manet. — Celui-ci fait le portrait de Mallarmé. *Le Tombeau d'Edgar Poe*.

1877. — Dans *la République des lettres* paraissent les dernières traductions des poèmes de Poe par Mallarmé. Celui-ci publie un livre scolaire : *Mots anglais*.
1879. — Le 6 octobre, mort d'Anatole, fils du poète, à l'âge de huit ans.
1880. — Publication des *Dieux antiques*. Début des « Mardis », avec des écrivains non symbolistes, sauf le jeune Gustave Kahn.
1881. — Publication de la traduction de *l'Etoile des fées*, chez G. Charpentier, Paris.
1882. — Huysmans fait part à Mallarmé de son intention d'écrire *A rebours*.
1883. — Dans la revue *Lutèce*, « berceau du Symbolisme » (numéro de novembre-décembre), Verlaine, dans *les Poètes maudits*, présente Mallarmé et son œuvre.
1884. — *Eventail de Mademoiselle Mallarmé*.
1885. — *Prose pour Des Esseintes*, dans le numéro de janvier de *la Revue indépendante*. *Le vierge, le vivace... et Quelle soie aux baumes de temps...* dans le numéro de mars de la même revue. — Octobre : professeur au collège Rollin. — Lettre écrite de Coblenz par Jules Laforgue à Mallarmé. — Le 16 novembre, lettre autobiographique de Mallarmé à Verlaine. — *Hommage*, sonnet en l'honneur de Richard Wagner, mort en 1883. — *Favourite Tales (les Contes favoris)*, à l'usage des classes de 8^e et de 9^e, et des commençants.
1886. — *M'introduire dans ton histoire...*, sonnet publié dans *la Vogue* de juin. — Les jeunes poètes montent tous les mardis soir vers le 87 de la rue de Rome.
1887. — Dans le numéro de janvier de *la Revue indépendante*, trois sonnets (I. *Tout orgueil fume-t-il...*; II. *Surgi de la croupe...*; III. *Une dentelle s'abolit...*). — Octobre : publication des *Poésies*, édition de *la Revue indépendante*, tirée sur japon à 40 exemplaires, plus 7 exemplaires hors commerce. Prix élevé : 100 F. (Sont inédits *le Pitre châtié*, qui date de 1864, et *Ses purs ongles...*, qui date de 1868.) — *L'Après-midi d'un faune*, édité par *la Revue indépendante*, à 500 exemplaires. Autre édition de *L'Après-midi d'un faune*, chez Vanier. — Les *Poèmes d'Edgar Poe*, traduction de Stéphane Mallarmé, chez Deman, à Bruxelles.
1888. — Le 1^{er} janvier, sonnet de nouvel an à Méry Laurent : *Méry, sans trop d'ardeur...* — Mallarmé, aidé de Vielé-Griffin, traduit le *Ten o'clock*, de Whistler, qui paraît dans *la Revue indépendante*. — Avril : rupture avec René Ghil. — 13-23 août, vacances en Auvergne, à Royat, avec le docteur Evans et Méry Laurent. *Album de vers et de prose*, à la Librairie nouvelle, à Bruxelles.
1889. — Les *Poèmes d'Edgar Poe*, traduction de Stéphane Mallarmé, chez Vanier.
1890. — Février : conférence à Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Bruges, sur Villiers de L'Isle-Adam. — Le 27 février, même conférence devant quelques amis, à Paris, chez Berthe Morisot.
1891. — Le 2 février, banquet à l'hôtel des Sociétés savantes, présidé par Mallarmé, en l'honneur de Moréas. — Enquête de Jules Huret sur *l'Evolution littéraire*. Visite de Paul Valéry à Mallarmé. — Nouveaux « mardistes » : P. Louys, P. Valéry, P. Claudel, A. Gide. — *Pages*, par Stéphane Mallarmé, chez Deman (Bruxelles), comprenant les poèmes en prose et divers articles.
1893. — *Vers et Prose*, avec un portrait de Mallarmé par Whistler (Librairie académique Perrin).
1894. — Le 6 janvier, Mallarmé admis à la retraite. Mars : conférences à Oxford et à Cambridge. — *Adresses ou les Loisirs de la poste*, dans *The Chap Book*, Chicago.
1895. — *Le Tombeau de Charles Baudelaire*, dans *la Plume*, le 15 janvier. *Variations sur un sujet* paraissent dans *la Revue blanche*, de février à novembre. — Le 25 mars, longue lettre de Claudel. — Avril : *A la nue accablante...*, sonnet publié dans la revue allemande *Pan*. *Toute l'âme résumée...*, dans *le Figaro* du 3 août.
1896. — Le 27 janvier, Mallarmé élu prince des poètes. — Le 1^{er} mai, article d'éreintement publié contre Mallarmé par un ancien « mardiste », Adolphe Retté.
1897. — Le mardi 2 février, banquet Stéphane Mallarmé, organisé par quelques « mardistes ». Printemps à Valvins. Mallarmé reprend *Hérodiade*. — *Tombeau* (en l'honneur de Verlaine). — *Divagations*, à la bibliothèque Charpentier, Paris. Dans le numéro de mai de la revue internationale *Cosmopolis* : *Un coup de dés...*
1898. — Le 9 septembre, la mort surprend Mallarmé à Valvins.

Mallarmé avait quarante ans de moins que V. Hugo; trente ans de moins que Leconte de Lisle; vingt et un ans de moins que Baudelaire; deux ans de moins que Villiers de Lisle Adam; le même âge que F. Coppée et que J.-M. de Heredia, deux ans de plus que Verlaine; douze ans de plus que Rimbaud; dix-huit ans de plus que J. Laforgue; vingt-neuf ans de plus que P. Valéry.

STÉPHANE MALLARMÉ ET SON TEMPS

	LA VIE ET L'ŒUVRE DE MALLARMÉ	LE MOUVEMENT INTELLECTUEL ET ARTISTIQUE	LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES
1842	Naissance de Stéphane Mallarmé à Paris.	Aloysius Bertrand : <i>Gaspard de la Nuit</i> .	Protectorat français à Tahiti.
1860	Echec en juillet. Baccalauréat en novembre. Surnuméraire chez un receveur.	Berthelot : <i>Chimie organique fondée sur la synthèse</i> .	Cavour envahit les États de l'Église.
1862	En novembre, s'installe à Londres avec Maria Gerhard.	Flaubert : <i>Salambô</i> . Manet : <i>Lola de Valence</i> .	Tentative de Garibaldi contre Rome.
1863	Décès de son père. Epouse à Londres Maria Gerhard. Obtient le certificat d'aptitude pour l'enseignement de l'anglais. Nommé au lycée de Tournon.	E. Fromentin : <i>Dominique</i> . E. Renan : <i>Vie de Jésus</i> . Manet : <i>le Déjeuner sur l'herbe</i> .	Progrès de l'opposition à l'Empire aux élections législatives. Guerre du Mexique.
1864	Poèmes baudelairiens en vers et en prose. En octobre, commence <i>Hérodiade</i> .	A. Thomas : <i>Mignon</i> . Baudelaire publie dans des journaux et des revues des <i>Petits Poèmes en prose</i> .	Fondation de l'Internationale. Convention de Genève : fondation de la Croix-Rouge internationale.
1865	En juin, abandonne <i>Hérodiade</i> et commence <i>le Faune</i> .	Les Goncourt : <i>Germinie Lacerteux</i> . Manet : <i>Olympia</i> . Carpeaux : <i>Flore</i> .	Entrevue de Biarritz entre Napoléon III et Bismarck.
1866	Se remet à <i>Hérodiade</i> . En octobre, est nommé au lycée de Besançon.	Premier <i>Parnasse contemporain</i> . Dostoïevski : <i>Crime et châtiment</i> .	Victoire des Prussiens sur les Autrichiens à Sadova.
1867	Nommé au lycée d'Avignon.	Mort de Baudelaire. E. Zola : <i>Thérèse Raquin</i> . Karl Marx : <i>le Capital</i> .	Garibaldi envahit les États pontificaux. Envoi de troupes françaises.
1871	29 mai : les Mallarmé quittent Avignon. Naissance d'Anatole. Chargé de cours au lycée Fontanes (Condorcet).	Rimbaud accueilli par Verlaine. Publication de la scène d' <i>Hérodiade</i> dans le deuxième <i>Parnasse contemporain</i> .	Traité de Francfort entre l'Allemagne et la France. Inauguration du tunnel du Mont-Cenis.
1873	Devient l'ami de Manet. <i>Toast funèbre pour le Tombeau de Th. Gautier</i> .	Rimbaud : <i>Une saison en enfer</i> . Tristan Corbière : <i>les Amours jaunes</i> .	Les troupes allemandes évacuent la France. Mac-Mahon, président.
1874	<i>L'Après-midi d'un faune</i> refusé pour le troisième <i>Parnasse contemporain</i> . Premier séjour à Valvins.	Verlaine : <i>Romances sans paroles</i> . Barbey d'Aurevilly : <i>les Diaboliques</i> . Moussorgski : <i>Boris Godounov</i> .	Chute de Gladstone. Ministère Disraeli. Factory Act limitant la durée du travail.
1876	Mallarmé publie en édition de luxe <i>l'Après-midi d'un faune</i> .	Victor Hugo, sénateur. A. Dumas fils : <i>l'Etrangère</i> . A. France : <i>les Noces corinthiennes</i> .	Victoire des républicains aux élections en France. Victoria proclamée impératrice des Indes.

1879	Mort d'Anatole Mallarmé.	P. Loti : <i>Azyadé</i> . Ibsen : <i>Maison de poupée</i> .	Démission de Mac-Mahon. Election de Jules Grévy. En Allemagne, fin du Kulturkampf.
1880	Publication des <i>Dieux antiques</i> . Début des « Mardis ».	Tennyson : <i>Ballades</i> . Rodin : <i>le Penseur</i> . Renoir : <i>De la loge</i> .	Institution de l'enseignement primaire obligatoire.
1884	Nommé au lycée Janson-de-Sailly. La publication en volume des <i>Poètes maudits</i> et surtout le succès du roman <i>A rebours</i> de J.-K. Huysmans attirent l'attention sur lui.	Leconte de Lisle : <i>Poèmes tragiques</i> . A. Daudet : <i>Sapho</i> . Massenet : <i>Manon</i> . C. Franck : <i>Variations symphoniques</i> .	Loi sur les syndicats ouvriers. Conférence internationale de Berlin : création de l'État indépendant du Congo.
1885	Professeur au collège Rollin. Lettre autobiographique à Verlaine.	Mort de V. Hugo. Apparition d'une nouvelle génération de poètes hostiles au Parnasse. Becque : <i>la Parisienne</i> .	Pasteur inocule pour la première fois le vaccin contre la rage.
1886	Mallarmé écrit l' <i>Avant-dire</i> du <i>Traité du Verbe</i> de René Ghil.	Verlaine fait paraître les <i>Illuminations</i> , de Rimbaud. Manifeste de Moréas dans le supplément du <i>Figaro</i> .	Boulanger, ministre de la Guerre.
1887	Premier rassemblement de ses <i>Poésies</i> dans la <i>Revue indépendante</i> .	R. Ghil : <i>le Geste ingénu</i> . Vielé-Griffin : <i>les Cygnes</i> . G. Kahn : <i>les Palais nomades</i> . Mort de J. Laforgue.	Scandale Wilson. Démission de Grévy.
1888	Rupture avec R. Ghil. Amitié d'O. Mirbeau.	Barrès : <i>Sous l'œil des Barbares</i> . Th. Ribot : <i>Psychologie de l'attention</i> .	Inauguration de l'Institut Pasteur. Guillaume II succède à Guillaume I ^{er} .
1890	Conférences sur Villiers de L'Isle-Adam en Belgique. Première lettre de P. Valéry.	P. Claudel : <i>Tête d'or</i> . Zola : <i>la Bête humaine</i> . Premier fascicule du <i>Mercur</i> de France.	Première manifestation du 1 ^{er} mai.
1891	2 février : banquet Moréas présidé par Mallarmé.	Enquête littéraire de Jules Huret. Cl. Monet : <i>les Nymphéas</i> .	Grèves et incidents de Fourmies.
1894	6 janvier : admis à la retraite. En mars, conférences à Oxford et à Cambridge.	A. Mockel : <i>Propos de littérature</i> . Cl. Debussy : <i>Prélude à l'après-midi d'un faune</i> .	Assassinat de Sadi-Carnot. Premier procès Dreyfus.
1896	27 février : élu prince des poètes.	P. Valéry : <i>la Soirée avec M. Teste</i> dans la revue <i>le Centaure</i> .	Marconi réalise la première liaison de T. S. F. Premiers jeux Olympiques.
1898	Meurt le 9 septembre à Valvins.	E. Rostand : <i>Cyrano de Bergerac</i> . P. et M. Curie découvrent le radium.	Affaire Dreyfus; pamphlet de Zola : <i>J'accuse</i> .

STÉPHANE MALLARMÉ

INTRODUCTION

La personnalité de Mallarmé. — Les œuvres de beaucoup de poètes pourraient tomber dans l'oubli sans que le patrimoine spirituel de l'humanité s'en trouvât diminué. Celles de Mallarmé, non. Cet homme fut l'un des rares explorateurs de la Pensée qui, à la fin du siècle dernier, se vouèrent, dans différents domaines, à la recherche de nouveaux rapports entre l'homme et l'univers. Aventurier solitaire, il préféra travailler chaque jour sans espoir de récompense plutôt que d'imiter Victor Hugo¹ ou Baudelaire. Cela lui eût été pourtant facile et il eût tiré de son talent d'imitateur des avantages immédiats. Les poèmes composés par lui de 1861 à 1864 sont presque tous des pastiches des *Fleurs du mal* qui plurent au jury chargé d'admettre les poèmes envoyés pour le premier *Parnasse contemporain* (1866) : il accueillit les 10 pièces signées par le jeune poète : *les Fenêtres*, *les Fleurs*, *le Sonneur*, *Vere Novo* (plus tard *Renouveau*), *A celle qui est tranquille* (plus tard *Angoisse*), *Epilogue* (plus tard *Las de l'amer repos...*) *l'Azur*, *Brise marine*, *Soupir*, *A un pauvre* (plus tard *Aumône*). A vingt-quatre ans, Mallarmé, qui avait l'âge de Heredia et de Coppée, était en passe de devenir célèbre s'il continuait à donner au public du faux Baudelaire.

Non seulement il vécut dans une médiocrité apparente, mais encore il fut raillé, honni, persécuté. Lorsqu'il envoya, en 1874, *l'Après-midi d'un faune* pour le troisième *Parnasse*, il essuya un refus. « On se moquerait de nous », écrivit Anatole France, l'un des trois membres du jury. Reconnaissons que ses contemporains eurent quelque excuse. Rarement écrivain se présente aux hommes de son temps sous un jour plus défavorable. De plus, lecteurs et critiques littéraires ne pouvaient juger de sa valeur que sur quelques pièces. Les poèmes qu'il avait envoyés aux petites revues d'avant-garde, ou les plaquettes de luxe à tirage très limité qu'il avait éditées, étaient devenus introuvables. L'un de ceux qui devinrent le plus célèbres fut, hélas ! celui qu'il eût eu intérêt à laisser momentanément inédit : *Prose pour Des Esseintes*, le poème le plus difficile de toute l'œuvre mallarméenne. Il attira particulièrement les sarcasmes des feuilletonistes, à cause des prénoms, Anastase et Pulchérie, portés par ses deux héros allégoriques. Si Mallarmé s'était disculpé de certaines accusations, il aurait gagné à sa cause

1. Un de ses poèmes de jeunesse, *Sa fosse est creusée !... Sa fosse est fermée*, rappelle *À Villequier*.

un public plus important, mais il ne lui déplaisait pas de s'entourer de mystère.

Il ne se décida à préparer une édition d'un prix abordable que peu de temps avant sa mort. Ce n'est également que durant les dernières années de sa vie qu'il présenta une sorte de poétique qui le justifiait amplement de toutes les accusations portées contre lui. Elle fut publiée sous la forme d'une série d'articles donnés par *la Revue blanche* en 1895. Il faisait une distinction très nette entre les deux emplois principaux du langage : celui de la vie pratique et celui de l'art¹. Mais encore de quel ton parlait-il à ses adversaires : « Je préfère, devant l'agression, rétorquer que des contemporains ne savent pas lire — sinon dans le journal... » Seuls, les fidèles des mardis de la rue de Rome purent se dire, en l'écoutant parler, qu'ils avaient le rare privilège de connaître intimement un homme de génie. De 1884 à 1898, tous les mardis soir, Mallarmé reçut de 9 heures à minuit, dans la salle à manger de son petit appartement de la rue de Rome, une douzaine de jeunes poètes symbolistes : Gustave Kahn, Georges Rodenbach, Saint-Pol Roux, Charles Morice, René Ghil, Ferdinand Hérold, André Fontainas, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Albert Mockel, Adolphe Retté. A partir de 1890, de nouveaux admirateurs, de quelques années plus jeunes, Pierre Louÿs, André Gide, Paul Valéry, vinrent remplacer ceux qui s'étaient séparés du Maître, René Ghil, Adolphe Retté. De l'aveu de tous, il fut un causeur merveilleux. La distinction du geste, la beauté de la voix, la diction, le regard magnifique, les hautes pensées et cette attitude presque dévote des auditeurs, tout contribuait à rendre ces soirées prestigieuses. Debout contre la cheminée d'angle, il parlait seul, dans la fumée du tabac. Son auditoire l'écoutait sans oser l'interrompre. Malheureusement, personne ne songea à prendre par écrit, au moment même où elle jaillissait, cette parole éloquente. Mallarmé n'éprouvait plus alors la moindre inhibition, lui qui se sentait paralysé devant la page blanche. « Nul n'a parlé comme lui », dirent plus tard tous ceux qui avaient eu la chance de faire partie de son petit auditoire. Ces conversations n'étaient pas des improvisations brillantes. Avant de développer ses grands thèmes, Mallarmé avait médité longtemps dans sa petite chambre silencieuse durant les longues nuits où le sommeil le fuyait. Il avoua un jour, à la fin de sa vie, ne pas avoir dormi depuis vingt ans.

L'œuvre de Mallarmé. — La situation a bien changé depuis une trentaine d'années. Nous connaissons aujourd'hui des poèmes qui étaient restés inédits. Nous avons surtout, pour nous éclai-

1. « Au contraire d'une fonction de numéraire facile et représentatif, comme le traite d'abord la foule, le dire, avant tout, rêve et chant, retrouve chez le poète, par nécessité constitutive d'un art consacré aux fictions, sa virtualité. » (*Crise de vers*, éd. de la Pléiade, p. 368).

rer, les lettres dans lesquelles Mallarmé s'analyse pour ses correspondants, amis intimes, avec beaucoup de franchise et de lucidité¹. Nous sommes donc maintenant à même de comprendre son œuvre et de mesurer la place qu'elle occupe dans la littérature.

Plus nous la connaissons, plus elle nous étonne. Vraiment, tant par son contenu, qui présente un phénomène d'expansion constante, que par son étendue, qui présente un phénomène inverse de rétraction, elle présente un cas unique dans la littérature. Mallarmé pensa dix fois plus qu'il ne parla. Il parla dix fois plus qu'il n'écrivit en prose². Il écrivit en prose dix fois plus qu'il ne composa en vers ou en prose poétique³, et ce n'est qu'à son œuvre poétique, si courte pour une carrière littéraire si longue — 38 ans! — qu'il doit sa gloire, une gloire qui s'est faite d'ailleurs malgré lui, car il avait rêvé de l'obtenir autrement. Une œuvre poétique d'environ 1 500 vers, dont 1 100 seulement furent publiés par leur auteur, c'était sans doute encore trop pour un poète qui désirait emprisonner l'univers dans une sorte de formule poétique, comme plus tard Einstein essaya de le résumer dans une formule mathématique. A la fin de sa vie, il ne croyait dignes de passer à la postérité que les 250 vers de son *Hérodiade* inachevée, « l'œuvre mince et absconse » dont parle Valéry⁴.

L'évolution même de la production poétique de Mallarmé est significative. Le débit ne cessa de baisser. Au premier style que le jeune poète adopte, le style baudelairien (1861-1864), correspond une période que l'on peut dire assez féconde si l'on ne compare le Mallarmé d'alors qu'à celui qu'il deviendra. En trois ans, il compose plus des deux cinquièmes de ses vers, et, durant la dernière année de cette période, il écrit sept de ses poèmes en prose sur treize.

A la fin de l'année 1864, il décide de se « débaudelairiser » et d'adopter un style dit d'incantation, qui peindra non la chose

1. Le plus grand nombre des lettres de jeunesse adressées à Emmanuel Des Essarts, à Henri Cazalis, à Théodore Aubanel a été publié (cf. Bibliographie). Mais la plupart des lettres adressées à Eugène Lefébure, de 1862 à 1871, ne furent jamais retrouvées; 2. Cette prose, réunie par Henri Mondor et G. Jean-Aubry dans le volume de la *Pléiade*, y représente 1 100 pages. On y trouve ses articles et ses conférences qui permettent de comprendre la poétique mallarméenne; des traductions d'auteurs anglais, surtout d'Edgar Poe; des articles pour la revue féminine *la Dernière Mode*; enfin, ses ouvrages pédagogiques, les *Mots anglais* (1877) et les *Thèmes anglais*, qui étaient restés inédits; 3. Dans le volume de la *Pléiade*, il n'y a que 60 pages de vers et 30 de poèmes en prose. D'autres vers ont été recueillis dans ce volume: poésies pieuses datant des années scolaires (1858-1859) et petits vers de circonstance; quatrains composés sur des enveloppes et réunis sous le titre *les Loisirs de la poste*; quatrains ou distiques ornant de menus cadeaux (éventails, photographies, œufs de Pâques, galets de Honfleur, cruches de Calvados). Mallarmé les appelait lui-même des « versiculets ». Leur intérêt est de révéler par leur préciosité et par leur gentillesse le côté féminin du caractère de Mallarmé, que l'on peut déceler jusque dans la grande poésie; 4. « A propos de Degas » (N. R. F., 1^{er} mars 1938).

mais l'effet qu'elle produit. En quatre ans, il n'écrit qu'un fragment d'*Hérodiade* et l'*Après-midi d'un faune*. L'effort énorme qu'il fournit l'amène à une crise qui eût pu être fatale. La confiance de cette crise est faite par Mallarmé dans une lettre qu'il écrit de Besançon le 14 mai 1867 à son ami Cazalis : « Je viens de passer une année effrayante; ma Pensée s'est pensée et est arrivée à une Conception Divine. Tout ce que, par contre-coup, mon être a souffert pendant cette longue agonie est inénarrable, mais heureusement je suis parfaitement mort, et la région la plus impure où un esprit puisse s'aventurer est l'Éternité; mon Esprit, ce solitaire habituel de sa propre pureté, que n'obscurcit plus même le reflet du Temps [...]. Je suis maintenant impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu, — mais une aptitude qu'a l'Univers spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi. »

Il se ressaisit et fait le point dans un conte intitulé *Igitur ou la Folie d'Elbehnon*¹. Sa production poétique devient très faible, s'arrête même pendant des années. Pour les quinze années qui vont de 1868 à 1883, on ne connaît de Mallarmé que quatre poèmes, le *Sonnet en yx*, *Toast funèbre*, le *Tombeau d'Edgar Poe* et *Sur les bois oubliés*²... En 1884, *A rebours*, le roman de J.-K. Huysmans, attire de nouveau l'attention sur Mallarmé, qui était presque complètement oublié. A quarante-deux ans, l'auteur d'*Hérodiade* revient à la vie littéraire, comme un jeune débutant, mais sa production se maintient à une moyenne de 20 vers par an; elle se répartit ainsi : en 1892, 1896, 1898, rien; en 1883, 1886, 1891, 1893, 1897, un sonnet par an; en 1884, 1890, deux pièces de vers par an; en 1895, trois sonnets; en 1885, quatre sonnets; en 1887, sept sonnets. A partir de 1885, la génération des poètes symbolistes de vingt ans publie chez Vanier, chez Bailly, chez Tress et Stock, au *Mercure de France*, des dizaines de volumes de vers. Certains, comme Henri de Régnier et son ami Francis Vielé-Griffin, en font paraître un presque chaque année.

Peu de temps avant de mourir, Mallarmé reprit *Hérodiade*, qu'il voulait terminer³. Il pensait que l'heure de l'œuvre absolue était enfin arrivée. Il n'avait composé des vers, depuis trente ans, que pour garder en quelque sorte la main. Dans l'édition Deman, qu'il préparait au moment de sa mort, édition d'un prix abordable

1. Trouvé, après la mort du poète, dans ses brouillons inédits, il fut publié en 1925 par son gendre, le docteur Bonniot; 2. On sait, depuis 1961, qu'il commença après la mort de son fils Anatole (1879) un poème qu'il n'eut pas le courage de terminer. « Hugo, écrit-il à H. Roujon, est heureux d'avoir pu parler, moi cela m'est impossible »; 3. Il écrit à sa femme et à sa fille, le 11 mai 1898 : « Je me suis sournoisement mis tout à l'heure à *Hérodiade* avec espoir... » Ce passage de lettre est à rapprocher d'un autre passage de lettre écrite à Cazalis trente-quatre ans auparavant : « ... Me voici résolument à l'œuvre. J'ai enfin commencé mon *Hérodiade*. Avec terreur, car j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : peindre non la chose mais l'effet qu'elle produit... » Trente-quatre ans! L'âge de sa fille Geneviève!

où ses poèmes déjà parus dans la coûteuse édition photolithographique de 1887, tirée à 47 exemplaires, se trouvaient réunis à 15 pièces inédites, il présentait ainsi son œuvre : « Beaucoup de ces poèmes, ou études en vue de mieux, comme on essaie les becs de sa plume avant de se mettre à l'œuvre, ont été distraits de leur carton par les impatiences amies de Revues en quête de leur numéro d'apparition : et première note de projets, en points de repère, qui fixent, trop rares ou trop nombreux, selon le point de vue double que lui-même partage l'auteur, il les conserve en raison de ceci que la jeunesse voulut bien en tenir compte et autour un public se former. »

Il espérait alors avoir encore dix ans devant lui pour écrire le poème un, hiérarchisé, structuré, qui allait marquer une victoire sur le hasard. Mais cet homme de santé fragile avait trop longtemps profité de ce même hasard. La mort vint au moment où celui qui avait souvent pensé à elle vivait dans une certaine quiétude. Cela ressembla à un meurtre : l'infortuné poète fut pris à la gorge comme par une main invisible qui l'étrangla. Au printemps de 1898, il s'était réfugié dans sa petite maison de Valvins, près de Fontainebleau, pour travailler sans être dérangé. Sa femme et sa fille le rejoignirent au début de septembre. Le 8, dans l'après-midi, il étouffa et crut qu'il allait mourir; mais la crise passa. Durant la nuit suivante, il écrivit ce que le professeur Mondor appelle « son testament de pauvre ». Ceux qui connaissent bien sa vie peuvent y sentir un désarroi qui fait mal. « Il n'y a pas là, écrivait-il en parlant de ses petits papiers, d'héritage littéraire, mes pauvres enfants [...]. Croyez que ce devait être très beau. » Le lendemain matin, le médecin, mandé, arrive. Mallarmé veut lui expliquer en présence de sa femme et de sa fille comment s'est produite la première crise. Le spasme du larynx le reprend et le tue en quelques instants, devant ces trois témoins affolés et désespérés de ne pouvoir rien faire.

Toutes les pensées qu'il n'avait pas encore mises en forme moururent avec lui. Ses petits papiers, sur lesquels il avait griffonné quelques mots et qu'il avait accumulés pendant trente ans dans d'anciennes boîtes de thé, furent brûlés conformément à ses dernières volontés, car personne d'autre que lui n'aurait su les utiliser¹. Sa parole, qui avait failli enfanter une nouvelle religion, conservait encore quelque vie dans la mémoire de ses disciples. Ces modernes évangélistes crurent, au lendemain de sa mort, qu'ils allaient pouvoir perpétuer les plus beaux soliloques des mardis

1. On a cru longtemps que les dernières volontés du poète avaient été intégralement respectées. Certains petits papiers ont été conservés au lieu d'être brûlés et publiés. Malgré leur état de notes cursives, ils ont contribué à faire avancer la critique dans l'analyse et la psychanalyse de la poétique de Mallarmé. En 1957, Jacques Scherer a publié les notes qui devaient devenir le *Livre*, et, en 1961, Jean-Pierre Richard, celles qu'il a intitulées *Pour un « Tombeau d'Anatole »*. (Cf. Bibliographie, ci-après.)

anciens, mais, dès qu'ils prirent la plume, ils ne purent retrouver ni le rythme ni l'accent de cette parole enchanteresse, et, découragés, abandonnèrent leur projet. Seuls, *Hérodiade*, inachevée, *l'Après-midi d'un faune* et le millier de vers que, dans son excessive exigence, son auteur appelait « études en vue de mieux » allaient paraître à Bruxelles, chez Deman, six mois après la mort du poète et signaler le « désastre¹ » aux générations futures, comme des épaves flottant sur l'abîme indiquent le lieu d'un naufrage².

La poétique de Mallarmé. — Le regret que nous éprouvons à penser à l'œuvre qu'un tel poète eût pu créer s'il avait vécu plus longtemps ne peut nous empêcher de regarder sa fin comme la conclusion naturelle de sa destinée. Ce « manque » du livre rêvé pendant trente ans par son futur auteur semble seul digne de couronner comme un fronton de l'absence le temple des sonnets négatifs et des tombeaux que Mallarmé conçut selon une poétique de l'anéantissement et de la résurrection de la réalité dont nous nous proposons maintenant d'étudier les raisons et les modalités.

Avant Mallarmé, un poète doit s'exprimer d'une façon directement intelligible pour tout lecteur. Sur ce point les romantiques sont bien d'accord avec les classiques. Ils font des confidences très claires. Quant aux Parnassiens, s'ils détestent de jouer le rôle de « montreurs », ils ressemblent à des artisans ciseleurs ou sculpteurs qui travaillent dans une échoppe ouverte sur la rue. Mallarmé renie les uns et les autres. Contre la poésie sentimentale, il dit dans une lettre à Cazalis, écrite le 4 décembre 1862 : « Des farceurs de poètes qui allaient dîner grassement ont abîmé toutes les phrases douloureuses en les fourrant dans leurs plaintes. » A un inconnu qui demande devant lui à Dierx : « Mais vous ne pleurez donc pas en vers ? » Mallarmé répond, avant même que l'interpellé n'ait trouvé une réplique : « Ni ne me mouche ». D'autre part, à l'égard de la beauté formelle et plastique, il manifeste très tôt une grande défiance, puisqu'on trouve cette réflexion dans son premier article (1862) : « ... un certain amour du beau vers, la pire des choses ».

Mallarmé dépasse bientôt cette attitude négative afin de retrouver l'« enthousiaste innéité de la jeunesse ». Pour pouvoir « se percevoir simple, infiniment sur la terre », il transforme ses recherches poétiques en appareil de torture personnelle et, durant

1. Ce mot « désastre » est l'un des mots clefs de la langue mallarméenne. On le trouve dans *les Fleurs*, dans *Toast funèbre*, dans *le Tombeau d'Edgar Poe* ;
2. Autre mot clef que l'on trouve déjà dans *Brise marine*, poème composé en 1865 : « Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages... » Ce mot est répété comme un leitmotiv dans l'ébauche IV de la « Sortie de la chambre » (*Igitur*). C'est le thème du sonnet *A la nue accablante...* C'est, comme une sorte de prémonition, le thème du dernier poème en prose, écrit en 1897, à disposition typographique figurant un vaisseau qui sombre, *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*.

de longues insomnies, il se fait l'iconoclaste de sa propre image. « La Destruction fut ma Béatrice », confiera-t-il plus tard (*Correspondance*, p. 246). Après avoir tout « aboli », le poète se ressuscite, pour s'anéantir de nouveau. Ce va-et-vient dure jusqu'à la fin de sa vie, parce que le conflit du « je » et du « non-je », de l'absolu et du contingent ne peut jamais être arrêté par la victoire définitive de l'une des antinomies. Seule la mort peut mettre fin à ce mouvement oscillatoire. L'un des auditeurs des « Mardis », Camille Mauclair, fait tenir à Camille Armel, héros de son roman *le Soleil des morts* (1898), des propos qui ressemblent à des réminiscences de la parole du Maître : « La discontinuité du monde me saisit » (p. 93), « L'unité de pensée et la discontinuité des phénomènes, voilà les deux principes qui soutiennent toute ma philosophie, toute ma littérature et toute ma vie personnelle » (p. 96).

La forme des poèmes conçus par un tel poète est une sorte de réplique de l'écheveau des correspondances et de la lutte entre la Pensée et le Hasard. Structure complexe, plans superposés, clivage des mots, irradiation de certains thèmes, tout cela contribue dans un texte de Mallarmé à représenter le poète « ayant lieu » dans sa chambre et dans le cosmos. Les premiers lecteurs de Mallarmé avouèrent humblement leur inaptitude à le comprendre. Le public crut pouvoir reprendre l'avantage sur un auteur qui lui en imposait, lorsque parut la *Prose pour Des Esseintes* (1884). Les réactions allèrent de la plaisanterie à l'insulte. Quelques exégètes ne tardèrent pas à proposer des élucidations. Ces hommes intelligents, formés aux disciplines classiques, s'attaquèrent à l'explication de Mallarmé avec la méthode qu'ils auraient pu employer pour traduire un texte de Pindare ou de Perse. Aucun texte difficile ne devait leur résister. Ils mettaient leur point d'honneur à le comprendre. Pour eux, c'était une question de mise en mot à mot et de choix du sens exact dans un dictionnaire très complet, Littré par exemple. Les résultats de ces recherches isolées sur les mêmes textes ayant été confrontés firent apparaître des divergences. Parmi toutes les interprétations, aucune ne s'imposait. Après un demi-siècle de recherches faites à partir du texte, les études sur Mallarmé ont pris un tour nouveau, depuis que des critiques formés à d'autres disciplines (psychologie, psychanalyse) se sont intéressés à l'étude des thèmes poétiques chez Mallarmé et ont fait des rapprochements très instructifs entre les poèmes en vers et les œuvres en prose (poèmes, articles de *la Dernière Mode*, de *la Revue indépendante* et de *la Revue blanche*, *Mots anglais*, *Contes indiens*, enfin brouillons du *Tombeau d'Anatole* (publiés en 1962). Voici l'opinion d'un des plus récents commentateurs de Mallarmé : « Avec nous le sens semblera donc jouer à cache-cache, il sera à la fois ici et là, partout et nulle part... Rien de plus glissant que ces poèmes dont le sens semble se modifier d'une lecture à l'autre et qui n'installent jamais en nous la

rassurante certitude de les avoir vraiment, définitivement saisis. Mais cette variabilité du sens doit justement être reconnue comme la signification véritable du poème. Pour lire de tels poèmes, Valéry nous le répétera, il n'est point de chemin obligatoire, ni même de perspective privilégiée. Toutes les perspectives sont également fructueuses, et l'essentiel restera donc de les multiplier. » (Jean-Pierre Richard, *l'Univers imaginaire de Mallarmé*, p. 553.)

Un autre critique de la nouvelle école, Georges Poulet, propose au lecteur une attitude analogue : « Chaque poème de Mallarmé, dit-il, est agencé pour être finalement lu sans arrêt par un même coup d'œil et une seule opération de la pensée » (*la Distance intérieure*, p. 350).

Lorsqu'on a compris d'abord Mallarmé par le centre, c'est-à-dire par ses thèmes essentiels, il n'est pas interdit de tenter une étude des textes, semblable à celle que firent les premiers exégètes, ne serait-ce que pour découvrir les causes de leur ambiguïté. « *Nue*, par exemple, signifiera aussi bien dénudée que nuage[...] La syntaxe pourra servir aussi à faire pivoter le sens : selon la construction choisie — et il existe souvent chez Mallarmé diverses constructions possibles —, le mot changera radicalement d'attitude et de valeur. » (J.-P. Richard, *op. cit.*, p. 554.)

L'expérience poétique de Mallarmé représente un cas unique dans la littérature. De jeunes poètes sont venus, à partir de 1885, à ces cours du mardi soir qui leur firent faire, selon le mot de l'un d'eux, une sorte de rhétorique supérieure, mais le Maître n'eut pas de véritables disciples. Il ne fit pas école. Valéry lui-même, qui fut l'un de ses meilleurs fils spirituels, ne lui ressemble pas. Cependant, tous les poètes lui doivent beaucoup, parce qu'il sut délimiter exactement le domaine de la poésie. Celle-ci risquait de mourir d'un excès d'esthétique formelle si les Parnassiens avaient gardé l'initiative de son évolution. Il contribua avec quelques autres grands poètes à créer la notion de poésie pure. Il voulut y faire participer le symbolisme du silence et de l'espace purs en mettant en valeur le symbolisme même de la page, des dispositions typographiques, du livre fermé : « Appuyer, selon la page, au blanc, qui l'inaugure son ingénuité, à soi, oublieux même du titre qui parlerait trop haut : et, quand s'aligna, dans une brisure, la moindre, disséminée, le hasard vaincu mot par mot, indéfectiblement le blanc revient, tout à l'heure gratuit, certain maintenant, pour conclure que rien au-delà et authentifier le silence¹. »

Mallarmé mourut, alors qu'il espérait vivre encore la dizaine d'années nécessaires pour l'achèvement du « Livre », resté à l'état de petites feuilles griffonnées que Jacques Scherer a publiées en 1957. Cette disparition n'a pas eu pour son œuvre les conséquences graves que Mallarmé redoutait. C'est même à cause de son état inachevé que l'œuvre mallarméenne garde encore une si

1. *Le Mystère dans les lettres* (éd. de la Pléiade, p. 387).

grande puissance de suggestion. Elle demeure une source intarissable de pensée pour ceux de ses lecteurs qui en ont compris l'alternance infinie de déploiement et de repliement. Elle se prête également à des transfigurations idéales, car, selon une belle remarque de J.-P. Richard, l'œuvre de l'auteur d'*Hérodiade* doit « se lire en même temps à l'indicatif et au conditionnel. Il faut voir en elle comme cela est beau, mais aussi, pour reprendre la si juste parole testamentaire de Mallarmé, comme cela devait être très beau. »

BIBLIOGRAPHIE

I. ŒUVRES DE MALLARMÉ.

On peut trouver les textes de Mallarmé dans les éditions suivantes :

Poésies complètes contenant plusieurs inédits (Paris, Gallimard, 1945).

Poésies complètes (Paris, Bibliothèque de Cluny, 1948).

Divagations (rééd. Paris, Fasquelle, 1949).

Œuvres complètes, texte établi et annoté par H. Mondor et G. Jean-Aubry. Bibliothèque de la Pléiade (Paris, Gallimard, 1945).

Depuis quelques années des textes inédits sauvés de la destruction par le feu demandée par Mallarmé ont été publiés dans : *Mallarmé lycéen*, par H. Mondor (Gallimard, 1954).

Le « Livre » de Mallarmé, par J. Scherer (Gallimard, 1957).

Correspondance (1862-1897), publié par Gallimard (1959-1983).

Pour un « tombeau d'Anatole », par J.-P. Richard (Le Seuil, 1962).

II. EXÉGÈSE DE L'ŒUVRE DE MALLARMÉ.

Albert THIBAUDET, *la Poésie de S. Mallarmé* (Paris, N. R. F. Rééd. de l'éd. de 1912).

Emilie NOULET, *Dix Poèmes. Exégèses* (Genève, Droz, 1948).

Charles MAURON, *le « Coup de dés »* (*les Lettres*, numéro spécial, 1948).

Gardner DAVIES, *les Tombeaux de Mallarmé. Essai d'exégèse raisonnée* (Paris, Corti, 1950). — *Mallarmé et le Drame solaire* (Paris, Corti, 1959). — *Mallarmé et le Rêve d'Hérodiade* (Paris, Corti, 1978).

Henri MONDOR, *Autres Précisions sur Mallarmé et inédits* (Paris, Gallimard, 1961).

Julia KRISTEVA, *la Révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIX^e siècle : Lautréamont et Mallarmé* (Paris, Seuil, 1974).